

— Deux jours, dis-tu ?
— Oni, vendredi soir.
— A la nuit ?... sans sac ?
— Puisque voilà que je l'apporte !
— O mon Dieu ! mon Dieu ! Jean !... mon
fils !... est-il possible !... s'écria le père en
s'arrachant les cheveux de désespoir.

— Qui donc ? qu'as-tu, notre homme ? dit
la mère tremblante.
— Mon !
— Qui ? notre pauvre Jean ?
— Oui... vendredi soir !... on nous avait
monté la tête !... J'ignorais !... Oh ! mon
Dieu ! je l'ignorais !... Ce maudit coup de
fusil que vous avez entendu !...
— C'est toi qui l'a tué ?... dit la mère
d'une voix haletante.

— Oui, j'ai tué notre enfant !
La mère tomba sans connaissance ; puis,
secourue par Marie, elle fondit en larmes...
Elle regarda son mari avec une sombre douleur,
puis elle rebomba dans l'accablement... Marie,
accroupie devant elle, lui pressait les mains,
essayait de la consoler, elle qui avait tant besoin
de consolations !... Le père ne put supporter
long-temps ce terrible spectacle ; il sortit, Tho-
mas le suivit, emignant un second malheur, et les
deux femmes restèrent seules. Alors elles se
jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et ces
deux infortunées qui pleuraient l'une son fils,
l'autre son amant, se plaindront dans un naïf
langage que nullo plume ne saurait rendre ;
étrangères aux passions politiques, elles ne com-
prenaient pas le meurtre, et quand la plus jeune
des deux murmurait, l'épouse arrêtait sur ses
lèvres la parole terrible, et l'empêchait de mau-
dire l'assassin, car s'était son mari. Puis une
espérance insensée vint traverser leur esprit...
Si ce n'était pas lui qui avait été tué... si
Jean n'était trompé de route... s'il avait ren-
contré d'autres soldats avec lesquels il fut al-
lé... Alors toutes deux tombèrent à genoux et
prièrent : la porte de la maison pour que nul
ne vint deviner leur malheur.

Après un jour d'angoisses, les joues beignées
de larmes, guidés au milieu de la nuit par le
père, qui, détournant la tête, désigna la place
du doigt, deux femmes et un homme fouillaient
dans un fossé, haletans de crainte et d'effroi,
tremblant d'être surpris, prenant le souffle du
vent dans les feuilles pour des soupirs lointains.
Tous trois cherchaient évidemment dans un ca-
davre dont la tête pendait au relevait dans
leurs mains une ressemblance qui bientôt ne leur
permit plus d'espérer.
— Oh ! mon Dieu ! dit Marie, c'est moi
qui, pour le soulager, n'ai pas voulu qu'il em-
portât son sac !... son sac l'eût préservé !

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

LE CARDINAL GIZZI. — Le cardinal Pascal
Gizzi, si digne d'occuper le poste éminent de
premier ministre du Saint-Père, est âgé de cin-
quante-neuf ans ; il naquit le 22 septembre 1787
à Cérano, petite ville de la partie des États-
Romains qui touche à la frontière de Naples.
Sa famille, occupant un rang distingué, voulait lui
donner une éducation en rapport avec sa posi-
tion ; elle l'envoya donc au collège de Ferentino,
où il fit concevoir les plus hautes espérances ; il
ne cessa, durant le cours de ses études, de briller
par ses talents et par ses qualités, surtout par sa
franchise et sa douceur.

Lorsqu'il eut terminé sa thologie, il reçut les
ordres sacrés et se rendit à Rome afin d'y étudier
le droit. Là encore, malgré son amour pour la
retraite et sa modestie sans égale, il ne pouvait
manquer d'être remarqué, et Mgr. Naselli, nommé
nonce à Lucerne, en 1819, le pria de l'accom-
pagner en qualité d'auteur de la nonciature.
Dix ans après, l'abbé Gizzi fut nommé
intendant près de la cour de Turin. Il resta
cinq ans dans cette ville, et fut envoyé à Brax-
elles qu'il ne quitta qu'en 1837. En 1839, il
fut sacré archevêque de Thobes et nommé
nonce près la confédération helvétique. En
1840, il passa de nouveau à Turin, avec le titre
de nonce apostolique. Il remplit ce poste jus-
qu'en 1844, qu'il fut, en récompense de ses ser-
vices, appelé dans les conseils de l'Église. Il fut
proclamé cardinal dans le consistoire le 22 jan-
vier, et nommé, peu après, légat de Forli, où il
resta jusqu'à la convocation du conclave.

Mgr Gizzi montra la plus grande habileté
dans toutes les fonctions auxquelles il fut appelé.
Sa connaissance de l'Europe, son expérience des
choses et des hommes, son grand cœur et son
génie profond n'ont pas échappé à l'attention
du Saint-Père. Le cardinal Gizzi était digne à
tous égards du choix de Pie IX ; aussi, sous un
tel prince, secondé par un tel ministre, la chré-
tienté ne peut s'attendre qu'à des jours de béné-
diction et de prospérité.

* STATISTIQUE. — Il existe dans les États
héréditaires de la monarchie autrichienne 7 315
fabriques et manufactures, 204 banquiers, 1,278
grandes maisons de commerce, 27,151 négociants

et entrepositaires de marchandises, 671,915 in-
dustriels, 74,255 spécialités commerciales. En
tout 785,122 personnes qui se livrent à l'indus-
trie, à la finance et au commerce. — Il faut en-
core ajouter 77,028 industries de la Transylvanie
et de la frontière militaire. — Le plus grand nom-
bre est en Bohême, 136,266. — La Lombardie,
165,691. — Venise, 108,687. — La Dalmatie,
7,773, et le littoral, 14,566. — Parmi les fabri-
ques et les manufactures, on compte 1,073 fabri-
ques de fonte ; 773 forges ; fabriques de fer,
789 ; liquides fermentés, 592 ; cotons, 505 ;
l'industrie d'article de consommation à 255,
727. — Le nombre des avocats et officiers de
l'ordre judiciaire est de 5,842 ; médecins, 4,635 ;
chirurgiens, 5,306 ; entrepreneurs de théâ-
tres, 57.

— Des journaux anglais racontent l'horrible
histoire d'un homme qui aurait enfermé les
membres d'un enfant nouveau-né dans un pâté
qu'il aurait porté chez un boulanger pour le
faire cuire. En déposant ce pâté sur le compoi-
toir, cet homme dit au boulanger : " Ayez-en
bien soin, car il y a beaucoup de viande." Plus-
ieurs jours se passèrent sans que personne vint
reprandre le pâté qui avait été mis au four im-
médiatement. Comme il commençait à sentir, on
l'ouvrit et l'on découvrit les restes d'un enfant
nouveau-né. La police, prévenue aussitôt, a
commencé des recherches ; mais jusqu'ici elles
sont restées sans résultat.

— L'un des plus riches propriétaires de la
Dordogne, M. de Rutignac, s'est brûlé la cer-
velle samedi dernier, dans son château de Cas-
tel-Fadézo.

— Darvès, marin embarqué sur la frégate l'*Y-
phigénie*, en rade de Brest, a mis fin à ses jours
en se brûlant les entrailles avec un litre d'eau
de-vie, bu d'un seul trait.

— On voit par le compte-rendu de la dernière
séance de l'association du rappel, que la polém-
ique continue avec la même ardeur entre la
vieille et la jeune Irlande. M. O'Connell a ex-
primé la satisfaction que lui causait la réprobation
dont Rome a frappé le bill des collèges, et il a
annoncé le projet de présenter prochainement
une adresse à la reine pour lui demander
de ratifier sur cette question aux justes réclama-
tions des catholiques.

— Au commencement d'octobre, le prince
George de Cambridge prendra le commande-
ment militaire du district sud de l'Irlande. Il
résidera à Limerick.

— Sur divers points de l'Irlande, l'apparition
du choléra a eu l'emploi des pommes de terre
malades.

— Nous apprenons, dit un journal, que l'in-
ventaire de toute la fortune laissée par le feu
comte de Saint-Leu, l'ex-roi Louis de Hollande,
s'élève à quinze millions de francs. Le prince
Louis-Napoléon en est l'héritier universel. M. le
comte de C..., fils naturel, à ce qu'on dit, du
comte de Saint-Leu, a reçu un legs de 250,000
francs, mais il avait reçu en outre des donations
du vivant de l'ex-roi de Hollande.

— Nous avons annoncé il y a un mois envi-
ron, qu'un jeune Allemand s'était suicidé au
bois de Boulogne. On apprend aujourd'hui qu'il
était natif de Berlin, et se nommait Philippe
Kaufman. C'était un poète dramatique très
distingué, et, avant son départ d'Allemagne, il
avait déjà publié une traduction en vers des tra-
gédies de Shakspeare et des poèmes lyriques de
Robert Burns. Il quitta sa patrie en 1813, sur
l'invitation du célèbre pianiste Listz, qui l'ama-
mena avec lui à Paris. Il s'était fiancé à Paris
à une jeune Allemande, et c'est le chagrin que
lui causa la mort subite de cette personne, qui le
porta à s'ôter la vie. L'avant-veille du jour où
il exécuta cet acte de désespoir, il avait accepté
les fonctions de précepteur dans une famille res-
pectable de Paris avec appointemens de 2,000
francs par an, avec la table et le logement.

— On a trouvé parmi ses papiers deux drames
en manuscrit, et le commencement d'une tra-
duction en vers allemands de la *Divine comédie*
du Dante.

On écrit de Livourne, 26 août :
" Une grande agitation règne à Faenza (lé-
gation de Ravenne). L'assassinat d'un ami-
nisté politique qui venait de rentrer dans son pays en
est la cause. Ce sont les bourgeois, c'est-à-
dire les habitans du faubourg, faisant partie du
corps de volontaires de Grégoire XVI, qui ont
commis ce crime ; tous les citoyens demandent
à grands cris la dissolution de ce corps et la for-
mation d'une garde civique, seul moyen de ga-
rantir la tranquillité publique.

— A Rome, la population s'indigne aussi contre
les cardinaux et les prélats qui cherchent, par
tous les moyens possibles, à entraver la marche
du gouvernement ; aussi le cardinal Lambrugi-
nelli, chef du parti jésuitique, s'est-il éloigné
de la ville ; plusieurs autres porporati et monsi-
gnori ont imité cet exemple.

— Les cardinaux actuellement à Rome et qui
passent pour être favorables aux réformes, sont
M. Gizzi (secrétaire d'État), Micara et Macchi
(doyen et sous-doyen du sacré collège), Altieri,
Falconieri, Orioli, Amat, Tosti, etc.

— On assure que la chaire d'économie publi-
que qui avait été supprimée par Léon XII, va
être rétablie dans les universités de l'État. On
établira aussi à la Sapientia (Université de Rome)
une chaire de physique et de mécanique
appliquées aux arts et à l'industrie. Le bruit
court que M. Orioli, amnistie dernièrement et
l'un des membres du gouvernement provisoire
de 1831, sera nommé à cette chaire.

— Le *Loup*, qui vient d'arriver à Marseille,
apporte la malle de Bombay, par extraordinaire.
La lettre suivante explique l'arrivée inattendue
de cette malle :
" Suez, 26 août 1846.

— Nous avons été très surpris d'entendre ce

matin le coup de canon qui annonçait qu'un ba-
teau à vapeur était en vue. Je me suis élan-
cé dans mon canot pour aller au-devant. En effet
c'était l'*Akhbar*, venant de Bombay, et non pas
l'*Indostani*, que nous attendions avec la malle
de Calcutta, vers le 7 ou le huit du mois pro-
chain.

— L'*Akhbar* a quitté Bombay le 6 août, ayant
à son bord sir George Arthur, le gouverneur-
général de Bombay, et sa famille, qui retourna
en Angleterre. Le bureau de poste de Bombay
a profité de cette occasion pour envoyer une
malle extraordinaire. La seule nouvelle qu'ap-
porte cette malle est que le choléra continue à
faire des ravages considérables dans l'Inde.
L'*Akhbar* nous apporte d'Aden des nouvelles
d'une haute importance : cette ville est cernée
par les Arabes, un très grand force ; toutes les
portes sont bloquées et les vivres sont coupés ;
il y a eu une rencontre dans la nuit, dans la-
quelle sept Arabes ont été tués et un grand
nombre ont été blessés.

— Au moment du départ du bateau, on s'at-
tendait à un combat important.

Le choléra a gagné aussi la Perse, et il a
éclaté à Téhéran. Les détails suivans sont
extraits d'une lettre de cette capitale, du 1er
août :
" Au commencement de l'année dernière, le
choléra, qui avait fait de grands ravages à La-
hore et à Caboul, s'est dirigé par Kouloun,
Koudour et Bohhara à Khiva, à l'est de la mer
Caspienne. Là, il s'était arrêté quelque temps
et on croyait qu'il se perdrait dans ces régions
élevées et dépeuplées, mais subitement poussé
par les vents il est revenu sur ses pas, et s'est
montré à Candehar. De cette dernière ville, il
passa à Akrat, ensuite à Mechehed, qui se trouve
déjà dans le royaume de Perse, et s'avance jus-
qu'à Meskiman, petite ville frontière du Khoras-
san, à dix journées de Téhéran.

— C'est au milieu de juin qu'il arriva du
Khorassan, dans un des faubourgs de Téhéran.
Du 20 au 25, le nombre des morts était de six à
dix ; mais à la date du 30 juillet, il y avait déjà
quarante à cinquante cas de choléra par jour.
Un frère du chah, Karaman-Mirza, jeune hom-
me de vingt-six ans, et plusieurs grands person-
nages ont été en quelques heures victimes de
cette épidémie. La terreur s'était emparée de
la population musulmane qui, en grande partie,
a abandonné la ville en cherchant un refuge dans
les montagnes. Les autorités ont donné l'ex-
emple de ce sauve-qui-peut général, et la ville
est presque déserte, les boutiques sont fermées,
le commerce et toutes les affaires sont complète-
ment interrompus.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 13 OCTOBRE, 1846.

LA SITUATION.

Le Canada offre en ce moment un spectacle
plein de contrastes, qui se comprennent difficile-
ment, mais qui s'expliquent par les longs et dou-
loureux efforts que coustent aux amis d'une
liberté la conquête du gouvernement constitutionnel,
par l'empire qu'exerce l'arbitraire et les illégali-
tés du pouvoir, par l'indifférence et l'apathie des
citoyens ; aucun de ces trois principes n'est assez
fort pour dominer dans le pays ; ils ne sont pas non
plus assez faibles pour être impunément méprisés ;
ce serait une erreur de croire que le gouvernement
représentatif existe ici en ce moment. Nous n'en
avons encore que l'ombre, la fiction, les formes
extérieures ; la réalité n'existe pas. Pour s'en
convaincre, il suffit d'ouvrir les yeux, de voir les
éléments sur lesquels les partis opèrent, leurs forces
respectives, leur position, leurs moyens.

Il n'y a aucun doute que l'empire des idées et
l'influence de la civilisation imprimée à notre so-
ciété Canadienne ont grand mouvement, vers un
meilleur ordre de choses. Depuis la malheureuse
insurrection de 1837-38, nous avons fait un grand
pas dans la voie constitutionnelle. Les principes
et les théories de gouvernement pour lesquels nos
hommes politiques luttèrent avec chaleur, énergie
et patience ; ces principes et ces théories, qui
avant 1837, étaient dans la bouche du parti popu-
laire, des demandes exorbitantes et des exigences
de haute trahison, ont été solennellement reconnus
et consacrés, par le gouvernement impérial. Le
rapport de Lord Durham et ses dépeches, qui constataient
toutes les fautes de la domination anglaise
en Canada, la discussion que soulevèrent dans la
presse anglaise et canadienne les actes de son gou-
vernement, avait fait ouvrir les yeux aux hommes
d'État et d'Angleterre. Ils comprirent que l'ancien
régime ne pouvait exister plus longtemps, et la res-
ponsabilité ministérielle, qui résumait toutes les de-
mandes du parti populaire, fut bien et dûment
proclamée. La théorie d'un gouvernement consti-
tutionnel admise, il fallait arriver à la pratique.

Le Bureau Colonial savait bien la part que pren-
drait avec le nouveau régime de responsabilité le
parti libéral bas-canadien. On lui représentait la
population comme dangereuse, désaffectionnée,
rebelle ; les changements qu'on voulait introduire
lui donneraient une double force et une double
puissance. On craignait qu'elle prit contre tous ces
misérables membres du *family compact*, ces sang-
sues qui avaient sué le meilleur sang du peuple,
une terrible, une éclatante revanche, et l'union
des deux Canada fut projetée, agitée et finalement
consommée.

Par cette union, on espérait détruire l'influence,
contrebalancer la puissance du parti populaire
du Bas-Canada. Il y avait tout lieu de croire que
la race anglaise des deux sections de la province
s'unirait ensemble pour dominer la race française,
à la faveur de la lutte, qui s'établirait entre les

populations anglaises et françaises, les ministres de
Downing street comptant encore envoyer vers
nos rivages des hommes étrangers à nos besoins,
notre état social, notre état politique ; leur donner
à l'avance des instructions sévères et tout en procla-
mant pour les colonies, le grand dogme du *self
government*, gouverner comme auparavant. Ce qui
s'est passé depuis l'union ne justifie-t-il pas nos
remarques et peut-on s'empêcher de dire que tous
les efforts du gouvernement métropolitain en
Canada tendent à arrêter la marche du parti
populaire. C'est là l'histoire de tous les régimes
coloniaux. On n'accorde que ce qu'on ne peut
refuser, ainsi en 1811 on a établi la responsabilité
ministérielle, parce que la force des choses le de-
mandait impérieusement ; il n'y avait plus moyen
de couvrir les apparences d'un mauvais gouverne-
ment qu'en adoptant les formes du gouvernement
représentatif.

On nous a donné un parlement, une chambre
haute, une chambre basse, et des ministres, et on
a dit au peuple canadien ; Vous êtes les gens les
plus heureux au monde, on vous donne le gouver-
nement responsable. Mais ce fameux gouverne-
ment qu'a-t-il été depuis 1841 ? Comment a-t-on
mis en pratique ses principes et ses conséquences ?
on nous envoie d'Angleterre des hommes qui n'en-
tendent rien à nos affaires, qui gouvernent comme
bon leur semble, le plus souvent contre tous les
principes constitutionnels, et qui répondent aux re-
poches qu'on leur fait qu'ils n'ont pas de
comptes à rendre au peuple du pays, qu'ils sont
responsables à leur souverain ; et ces gouverneurs
se succèdent à des époques si rapprochées qu'ils
ne pourraient faire aucun bien, quand même ils le
voudraient. Quand ils retournent, on les fait che-
valiers, barons, comtes, qu'ils aient bien ou mal
administré la colonie.

Avec notre société comme elle était en 1810,
lors de l'union on pouvait tout faire, et on fit ce
qu'on voulut. Aujourd'hui les choses sont bien
changées. Le moment arrive où il nous faut une
autre politique coloniale.

Nous sommes à la veille d'une terrible réaction.
A force de mal gouverner on est venu à dégoûter
tout le monde, le peuple des deux sections de la
Province oublie ses antipathies et ses différences
d'opinion pour réclamer la pratique du gouverne-
ment responsable. Il s'aperçoit enfin qu'on l'a
trahi et bercé d'illusions menteuses. Nous en-
vions pouvoir dire sans nous tromper, que depuis six
mois, il s'est fait une vraie révolution dans l'esprit
public en Canada.

Le parti populaire battu et défait par les intri-
gues et les violences des administrations des lords
Sydenham et Metcalfe, etc., gossit tous les jours
ses rangs et son influence. Il a le sentiment de
sa force et la conscience de sa valeur. Et com-
ment peut-il en être autrement ? La population
des deux provinces s'élève au-dessus d'un million
d'âmes ; sur ce chiffre l'opposition constitution-
nelle en représente 800,000 !

Aujourd'hui ces 800,000 n'ont aucune part au
gouvernement du pays, si on peut appeler ainsi ce
ministère qui nous régit, et le plus grand calme
règne d'un bout du pays à l'autre.

LE PILOT ET M. ROBINSON.

La presse anglaise de cette ville est toute oc-
cupée d'une attaque contenue dans un des derniers
numéros du *Pilot* contre l'honorable W. B. Robinson.
M. Robinson a écrit une longue lettre dans le
Morning Courier pour repousser cette attaque. Le
Pilot accuse M. R. d'être délégué envers la
Province de £300 M. R. avoue qu'on lui avait cor-
rié une certaine somme pour dispenser sur le canal
Welland en 1833, qu'il n'a dépensé mais qu'il ne
peut rendre compte de £200 ; que les livres étaient
mal tenus et qu'il ne peut produire les documents
nécessaires pour prouver l'emploi des £300 ; mais
M. R. ajoute qu'il est bien certain d'avoir employé
cette somme comme les autres, pour la province,
et que d'ailleurs si on l'exige, il est prêt à la rem-
bourser.

Nous regrettons que le manque d'espace ne
nous permette pas de reproduire l'article du *Pilot*
et la lettre de M. Robinson ; le public pourrait
juger pour lui-même. Quant à nous, nous croyons
que le *Pilot* a été beaucoup trop sévère. M. Ro-
binson est un homme dont l'intégrité a été mainte
fois reconnue par les hommes politiques de tous
les partis ; il n'y a aucun doute qu'il avait eu tort
de ne pas tenir ses comptes régulièrement ; mais
il admet loyalement sa faute et offre de rembour-
ser. Faut-il alors le trailler comme un voleur ?
c'est un peu fort.

FAITS DIVERS.

Les paroissiens de Kamouraska, ont présenté
ces jours passés, à leur évêque M. Chini-
quy, une adresse à l'occasion de son départ de
la paroisse. Nos lecteurs ne sont pas sans savoir
que ce monsier s'est acquis une belle réputation
dans le district de Québec et par toute la
province, comme l'apôtre de la Tempérance en
Canada. L'adresse des habitans et paroissiens
de Kamouraska porte plusieurs centaines de
signatures, tous les noms respectables de la loca-
lité. M. Chiniquy est maintenant à Longueuil,
à la maison des Peres Oblats. Voici le para-
graphe du *Journal de Québec*, sur l'adresse en
question :

L'adresse des paroissiens de Kamouraska à
leur évêque M. Chiniquy à l'occasion de son départ
de cette paroisse, est un don et
éclatant témoignage que ce digne pasteur, tout
en accomplissant avec ardeur les devoirs sacrés
de son ministère, a su se concilier l'affection
d'une population reconnaissante. Cet apôtre de
la tempérance en Canada, cet homme dont les
travaux infatigables ont tant contribué à moral-
iser et à assainir les populations, s'est fait Père
Oblat, sans doute parce que ce nouvel état donne
plus de champ à son ardeur pour la prédication
et à l'activité de sa vie évangélique. Si l'on
devait apprécier les actions du prêtre de la
même manière que celles de l'homme de monde,
nous dirions que nous regretterions de le voir laisser
le diocèse de Québec pour d'autres lieux ; mais
comme la vie du ministre de Dieu est une vie
d'abnégation et souvent d'inspiration, tout en
compréhant nos propres regrets, nous sentons
qu'il faut qu'il fasse ce qu'il croit être la volonté
de celui qu'il a envoyé.

UN NOUVEAU NIAGARA. — On vient de dé-
couvrir une nouvelle chute ou cataracte dans la
rivière Saint-Louis. Cette cataracte tombe dans
la partie ouest du lac supérieur, qui jamais n'a
été décrite par aucun géographe. Il paraît
que cette nouvelle merveille ne le cède en beau-
té qu'aux chutes du Niagara. Le volume d'eau
est immense, et la hauteur de la chute est de
150 pieds.

Nous sommes dans le règne des merveilles et
des prodiges, et les docteurs ne veulent pas être
en arrière de leur siècle ; on parle entr'autres
d'un célèbre médecin du nom de CADWELL qui
fait les cures les plus surprenantes. Ce sont les
sourds, les muets et les aveugles qui rentrent
dans son département. Nous traduisons en
substance le fait suivant que nous a communiqué
un ami.

Léocadie Provencher, née aux Trois-Rivières,
âgée de quinze ans, était sourde et muette de
naissance, elle vint à Montréal avec un oncle,
où elle demeura depuis quelques années ; elle
était habituellement chagrine et insouciant à
cause de sa situation ; elle n'avait jamais dis-
tingué la valeur des sons ni des mots ; elle ne
pouvait tout au plus qu'entendre le bruit des voi-
tures qui passaient sur le pavé, elle n'avait ja-
mais pu articuler un son. Cependant depuis
deux ou trois ans, elle s'était formé une idée des
mots, et quand elle était pressée, elle essayait
de parler ; mais ni sa mère, ni sa sœur n'ont
jamais pu comprendre une seule de ses paroles ;
cependant, gagnée par la bonté et les soins pré-
venans de son oncle, elle devint plus familière et
plus libre avec lui qu'avec aucun autre ; elle fut
conduite le 12 septembre par cet oncle bien-aimé
chez le Dr. Cadwell, elle avait une contenance
presqu'idiotique et peu intéressante ; après quel-
ques examens préliminaires, le lendemain le Dr
Cadwell assisté de Dr. Baller lui fit deux larges
glandes squirrheuses, l'une au-dessous et l'autre
derrière le palais ; ces excroissances blochaient
presqu'entièrement le passage de la gorge ;
aussitôt que l'opération fut faite, la malade put
entendre distinctement le timbre d'une montre
qu'on lui présentait, et qu'elle tenait dans ses
mains avec des transports de surprise. Elle
reprit facilement les sons ou paroles qu'elle
entendait. Depuis ce temps elle apprend avec
promptitude la valeur des mots ; et conçoit déjà
la différence de l'anglais d'avec le français, ce
qu'elle a connu en comparant le parler de son
oncle avec celui du docteur ; ce qui lui causa
beaucoup de surprise dans les premiers tems,
mais ce n'est pas tout ; son caractère parait tout
change, elle n'est plus triste ni misanthrope, au
contraire elle est gaie et parait très spirituelle ;
elle n'avait jamais ri, et maintenant la moindre
chose la provoque au ris. Sa santé s'est aussi
très améliorée, ses joues pâles et attristées, ont
pris un incarnat brillant qui annonce la joie et le
contentement. On parle d'autres cures aussi
surprenantes du même docteur ; plusieurs per-
sonnes sont entre ses mains, et espèrent en ob-
tenir, sinon une parfaite guérison, au moins un
grand soulagement, par le mieux que l'on
remarque déjà en elle. Nous pouvons assurer au
Dr. Cadwell que s'il continue ses guérisons sur-
prenantes et merveilleuses, qu'il ne manquera
pas de pratiques, car il y a peu de sourds et de
muets qui ne soupirent après l'ouïe et la parole.
Son office est rue Craig, No. 99. — *Mélanges R.*

Filanterie. — L'art du filon commence à s'in-
troduire en Canada et pour le présent on fait de
trous entonnoirs parés, il faut avouer qu'il est
excellent. La *Gazette de Québec* raconte qu'un
habitant du nom de Labelle se fit dernièrement
voler sa bourse, par trois enfans, François Mer-
cier, Louis Boucher et Adolphe Mathon. Voici
comment ils s'y prirent. Pour commettre dans
quel poche l'habitant tenait sa bourse, ils en
jetèrent une près de lui, et le passant immé-
diatement lui demandèrent s'il n'avait point
perdu sa bourse. Labelle porta la main dans la
poche où se trouvait la sienne, et répondit que
non. Cinq minutes après cet incident, notre
homme s'aperçut qu'on l'en avait débarrassé.
Il fit sa déposition, et les trois petits filous furent
arrêtés, et la bourse contenant £15. 13s. 6d. fut
retrouvée dans une maison de la rue St. Charles,
où Mathon l'avait cachée. Ce dernier n'est
âgé que de 11 ans.

— Dimanche, le 13 septembre, Mgr. Kentick a
fêté la première pierre de sa nouvelle église ca-
thédrale de St. Pierre et St. Paul, à Philadelphie ;
il n'y avait pas moins de 10,000 personnes à cette
auguste et pompeuse cérémonie ; la collecte a été
de \$1,100. Outre cela plusieurs personnes ont don-
né \$1000 pour leur contribution. C'est le désir de
l'évêque que cette église ne soit élevée que par les
deux volontaires des personnes généreuses.

— D'après la *Gazette des Trois-Rivières*, les restes
du corps, ou plutôt les os d'un étranger du nom de
SARAH H. NYE, habitant de Norwich, Vermont,
ont été trouvés dans les bois de Champlain et de
St. Geneviève ; il est probable que cet homme a
été dévoré par un ours, comme ses vêtements
étaient éparpillés et qu'on a trouvé du foinier
durs auprès. D'après des papiers que cet homme
avait sur lui, il a un fils dans l'année du
Mexique.

LES £100,000. — On se demande à Québec
si le ministère, depuis l'arrivée de M. Cayley
ou moins, s'occupe des moyens de venir au
secours des incendiés. Par l'oubli prompt dans
lequel est tombée cette question, on dirait que
les incendiés ont déjà reçu leur part de l'empunt
ou que c'est une chose à laquelle il ne faut plus
songer. — *Journal de Q.*

CANAL DE JONCTION DES LACS SUPÉRIEUR ET
HURON. — M. Killaly, ingénieur en chef du
département des travaux publics, est allé
explorer le terrain entre le lac Huron et le lac
Supérieur, dans le but d'ouvrir un canal navigable